Les poinçons typographiques de l'Imprimerie nationale

A la veille du prochain déménagement de l'Imprimerie nationale, nous avions, dans le précédent numéro de la* Lettre*, attiré l'attention sur l'avenir incertain de la collection historique des poinçons. Avec Christian Paput, revenons aujourd'hui sur ce patrimoine unique au monde, relevant à la fois de l'histoire des techniques, des langues et des Beaux-Arts. Comment s'est-il constitué et enrichi au fil des siècles, comment les savoir-faire se sont-ils transmis jusqu'à nous, comment préserver et valoriser aujourd'hui ces acquisitions du passé et les inscrire dans l'avenir ?

L'Imprimerie nationale des origines à nos jours

L'enthousiasme du retour à l'Antiquité et l'encouragement que François 1er voulut donner aux savants, les dotant d'un matériel digne de leur mission, fondent les origines de l'Imprimerie nationale. A cette période, François 1er charge Robert Estienne de prospecter pour découvrir les manuscrits les plus rares en Europe. Sa préoccupation est de permettre à notre typographie grecque de rivaliser avec celle des Alde, nos voisins imprimeurs.

Les lettres patentes de 1538 accordées à Conrad Néobar permettent à celui-ci d'imprimer "correctement" pour le royaume les manuscrits Grecs, que l'on disait "source de toute instruction".

Au début du XVIIe siècle, les caractères royaux employés également par les maisons privées n'assuraient plus la renommée et la grandeur du Roi. Après avoir installé au Louvre en 1620 un petit atelier d'impression, Louis XIII, conseillé par Richelieu, voulut remédier à cet état de délabrement. C'est le fonds de caractères orientaux de Savary de Brèves qui constitua le point de départ de l'Imprimerie Royale créée en 1640. Elle fut installée au Louvre même, au rez-de-chaussée de la Galerie de Diane.

Mis à part une petite imprimerie privée réservée au Cabinet du Roi Louis XVI à Versailles qui fut supprimée après 1789, il fallut attendre 1794 pour voir la création d'une imprimerie spéciale de l'État installée tout d'abord à l'hôtel Beaujon, puis la même année transférée à l'hôtel de Penthièvre. Imprimerie de la Convention en 1794, elle devint Imprimerie de la République en 1795. L'atelier d'impression fut transféré au ministère de l'Intérieur sous le nom d'Imprimerie des Administrations nationales, mais il reprit bien vite le nom d'Imprimerie de la République.

Sous l'Empire, c'est rue Vieille-du-Temple, au Palais du Cardinal de Rohan, qu'elle fut installée. Sa seule expatriation fut l'escapade de l'Imprimerie impériale en Égypte avec Jean Joseph Marcel (Directeur général de l'Imprimerie alors).

Il fallut attendre 1910 pour voir s'ériger la nouvelle construction de la rue de la Convention et 1922 pour installer l'Imprimerie nationale dans ces locaux.

Elle s'est agrandie depuis de plusieurs unités de production sur plusieurs sites. La première à Douai en 1973 et la seconde en 1990 à Évry (Bondoufle). Dans ces deux usines se repartissent les grosses productions, imprimées principalement sur rotatives, de nos clients institutionnels ou non.

Depuis 1994, l'Imprimerie nationale a changé de statuts. Elle est devenue une Société Anonyme à capitaux d'état et surtout sans aucun privilège d'impression, pour se mettre en conformité avec les lois européennes. La vie économique de l'Imprimerie nationale passe maintenant par le groupe industriel confronté à la concurrence et à la réalisation de bénéfices. De plus, des agences commerciales complètent l'implantation nationale et internationale.

La diversification des produits fabriqués aujourd'hui par l'Imprimerie nationale (cartes plastiques, informatique éditoriale, fiduciaire, etc.), alliée à ce panorama historique et géographique, permet de situer le Cabinet des poinçons dans cette entité Imprimerie nationale devenu groupe industriel.

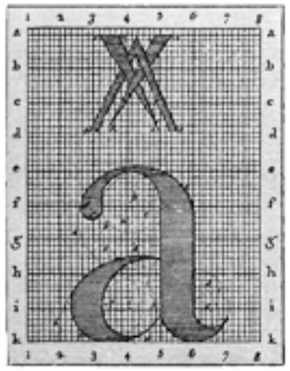
Le Cabinet des poinçons de l'Imprimerie nationale

Le Cabinet des poinçons est un lieu de conservation des pièces gravées ainsi que le lieu de travail des graveurs qui le font vivre.

L'époque de François 1er, alors que l'Imprimerie d'état n'existe pas encore, a été féconde et propice aux développements de toutes les formes de typographies et plus particulièrement de la typographie orientale. Il est possible de voir les débuts de la constitution du fonds de caractères orientaux gravés dans les premiers "Grecs du Roi". Puis c'est par l'augmentation progressive du nombre de poinçons et de pièces gravées, notamment ☛

Les poinçons typographiques de l'Imprimerie nationale

(suite)



☛ par l'achat des Buis du Régent, que cette partie d'activité a pu se développer.

Aujourd'hui nous possédons dans différentes grosseurs de corps, soixante-dix écritures de styles variés qui représentent environ cent formes d'écritures différentes.

En 1946, la collection de poinçons typographiques a été classée Monument Historique.

Établi à la sortie de la Seconde Guerre mondiale, le Cabinet des poinçons a été constitué pour permettre l'autonomie des travaux typographiques de l'Etat. Très peu de graveurs se sont succédé au Cabinet des poinçons et les collections ont été enrichies par leur travail, mais de manière bien plus conséquente grâce à diverses transactions. Il y eut tout d'abord la récupération des derniers poinçons de la collection Peignot, qui nous ont été légués par la Fonderie Suisse Haas. Puis c'est la Fonderie espagnole de Neufville qui nous a fait don de poinçons. Certaines pièces de la maison Plon-Nourrit nous sont parvenues, essentiellement des vignettes décoratives. Enfin le rachat de l'Atelier Tanturri a enrichi nos collections par des poinçons de musique, ainsi que par l'outillage complet nécessaire à ce type de gravure et d'impression.

L'enrichissement de nos collections depuis 1946 a porté le nombre des pièces gravées de 300 000 à 500 000. C'est la raison pour laquelle, en 1994, j'ai fait procéder au classement des pièces qui n'étaient pas encore protégées par le Ministère de la Culture. Aujourd'hui nous dénombrons 230 000 poinçons typographiques, 28 000 poinçons gravés en modelé, 14 000 poinçons d'acier pour la gravure de musique, 224 000 idéogrammes chinois gravés sur bois, 15 000 caractères d'affiches en bois, 1 300 bois gravés d'illustration, 3 000 cuivres de taille-douce et 2 500 fers à dorer.

Différents travaux sont menés au Cabinet des poinçons. Le service des Éditions de l'Imprimerie nationale produit toujours quelques ouvrages composés manuellement au plomb et il est dans notre mission de conserver les poinçons typographiques dans un état parfait, de manière à répondre aux besoins de fourniture de caractères. Pratiquement, c'est l'atelier de composition qui commande les caractères plomb à l'atelier de fonderie. Celui-ci fond selon les besoins dans les matrices de sa typothèque, lorsque l'état de celles-ci le permet. Sinon, la demande remonte la filière de fabrication jusqu'au Cabinet des Poinçons, qui fournit le poinçon original permettant de refrapper une matrice. Au cas où le poinçon ne peut supporter la frappe, il est alors regravé à l'identique en utilisant les méthodes ancestrales que nos anciens nous ont léguées. Ceci constitue la partie restauration de l'activité des graveurs du Cabinet des poinçons.

Outre l'utilisation des pièces gravées proprement dites, le Cabinet des poinçons développe aujourd'hui diverses actions pour valoriser et accroître son fonds :

“ En 1946, la collection de poinçons typographiques a été classée Monument Historique.”

- participation à diverses expositions, en France et à l'étranger, pour lesquelles des prêts sont consentis. Pour mémoire, le Cabinet des poinçons a prêté des caractères pour l'exposition universelle de Séville, ainsi que pour une exposition accompagnant un colloque à Athènes. Plus près de nous, l'exposition Didot a permis de présenter quelques poinçons, ou encore l'exposition sur le Liban à l'Institut du Monde Arabe a montré une composition plomb en Phénicien classique.

- ces dernières années, à l'initiative du Cabinet des poinçons, l'Imprimerie nationale a augmenté ses collections par des donations ou, à chaque fois que cela était possible et sans budget prédéfini, elle s'est rendue acquéreur de pièces qui lui ont été proposées.

- l'étude et l'apprentissage superficiels (par la force des choses) de techniques traditionnelles telles la composition, la gravure de musique ou l'impression et la fonte, a été effectuée par les graveurs à chaque fois que cela a été possible pour essayer de préserver, par des écrits ou des connaissances précises, ces métiers qui disparaissent.

- les inventaires des collections ont été réalisés pour permettre le classement Monument Historique. Ces inventaires sont désormais utilisables.

- le Cabinet des poinçons a constitué et continue d'enrichir une bibliothèque de spécimens de caractères, grâce aux fournisseurs et relations du monde des Arts graphiques.

- l'enseignement des connaissances de gravure est parfois dispensé au Cabinet des poinçons. Nous recevons chaque année un stagiaire pour une courte durée de sensibilisation à la gravure du poinçon typographique.

- la partie création de l'activité du Cabinet des poinçons, outre la création du “Gauthier” dans les années 1980, est présente par la gravure de signes inexistants dans les polices anciennes, mais surtout, ces derniers temps, à travers deux projets de création de nouvelle typographie au plomb, en cours de réalisation.

- la part de l'activité réservée à la restauration risque de diminuer dans les années à venir du fait d'un moins grand nombre d'ouvrages composés au plomb. Seule une collection utilisant ces caractères subsiste.

Page précédente : caractère de type Grandjean ou “Romain du Roi”, authentique typographie de Louis XIV.

A gauche : un établi de graveur dans le cabinet des poinçons.

Ci-dessous : le site actuel de l'Imprimerie nationale, rue de la Convention, à Paris.

L'évolution de la composition typographique au plomb à l'Imprimerie nationale

Il y a vingt-deux ans, en 1982, environ cent trente compositeurs travaillaient dans les galeries de l'Imprimerie nationale, aujourd'hui ce sont quatre personnes qui se partagent le travail de composition en langue française et en langues orientales. Malgré l'amorce de la formation de personnel dans ce secteur, il n'y a plus de fondeur en permanence pour réagir à la demande des compositeurs. Les imprimeurs typographes, au nombre de 330 en 1973, n'étaient plus que 13 en 1988 et ne sont plus aujourd'hui que 4.

Le renouvellement du personnel, dont la moyenne d'âge est élevée, n'étant pas assuré, se pose un véritable problème pour ces métiers qui ne sont plus enseignés aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle un conservatoire des Arts de la typographie et du livre s'impose.

Cela n'est pas très nouveau, nos anciens tiraient déjà le signal d'alarme il y a fort longtemps pour que soit créé ce conservatoire, afin que sur les fondements de l'art typographique au plomb soit perpétuée une utilisation judicieuse des connaissances typographiques. Le 31 janvier 1805, Jean Joseph Marcel, recevant le Pape Pie VII, déclarait: “Qu'il me sera doux d'exposer aux regard studieux du Pontife ami des sciences, les trésors industriels de ce Conservatoire de la Typographie, qui a mérité d'être décoré du titre d'Impérial et qui est glorieux de la protection spéciale du grand Napoléon.”

L'acquisition des connaissances du passé

On ne peut prétendre se doter d'un outil de communication performant, ni d'un outil pédagogique adapté à nos ambitions, sans faire l'effort de préserver les véritables témoins historiques et techniques que sont les matériels, les savoir-faire et les connaissances du domaine des Arts et Industries graphiques, accumulés pendant des siècles. Ces savoir-faire et connaissances sont toujours indispensables à ce qu'il est convenu d'appeler les “nouvelles technologies”.

Le livre, fondement de nos sociétés modernes, contient en lui-même tout l'art, toute la science et toutes les techniques humaines. Comment peut-on, dans ces conditions, être insensible à la perte de qualité de cet outil ? Comment est-il possible de se moquer de la disparition des connaissances relatives au livre, au papier, ou à l'écriture ? On répondra sans doute que l'on ne se moque pas. Mais comment appeler alors le désintérêt pour cet outil essentiel et surtout le manque d'attention des autorités politiques et du “monde intellectuel ”, qui lui-même, appuie toute sa connaissance sur le livre ?

Peut-être est-ce à cause des efforts déployés envers ce que l'on nomme les technologies nouvelles qui, avant même d'être matures, montrent déjà leurs limites et leurs inconvénients. Plus de 3000 ans d'histoire du livre ne méritent-ils pas davantage d'attention ? La braderie actuelle du patrimoine typographique voit disparaître l'outil de production du livre et de l'imprimé, ☛

Les poinçons typographiques de l'Imprimerie nationale

(suite)

☛ auquel tout un chacun est attaché. Cet outil est une partie de la connaissance du mode de fabrication du livre mais aussi la justification de sa forme actuelle et future.

Sur quels fondements construisons-nous l'outil de communication de demain ? Savons-nous tous que, malgré les avantages et les développements des supports modernes, ceux-ci empruntent toujours à l'imprimé ses formes, ses pages et ses caractères ?

L'abandon ou la négligence des pouvoirs publics au sujet de ce secteur d'activité est une erreur qu'il est grand temps d'essayer de réparer. On encense l'écrit, on respecte la matière fournie par nos académies, on entretient, on enrichit et on travaille la langue française, on cherche à la promouvoir à travers le monde et on oublie son vecteur principal de promotion qu'est l'imprimé. N'y aura-t-il pas en France, à l'égal d'autres pays, de Musée-Conservatoire digne de ce nom ?

L'imprimé en lui-même n'est rien. Rien qu'un objet, parfois un bel objet, mais il est surtout le support de la connaissance. Le seul aujourd'hui à pouvoir prouver qu'il peut traverser les siècles et servir encore demain. Faut-il attendre des pollutions irréversibles pour que des mesures soient prises ? Faut-il attendre que les plus grandes puissances économiques mondiales s'aperçoivent du désastre pour que nous commencions à notre tour à réagir ? Laisserons-nous disparaître toutes ces connaissances accumulées autour du livre et de l'écriture sans bouger ? Réfléchit-on parfois que sans la forme donnée à la pensée écrite, la pensée disparaît ? La forme dans laquelle se fige la pensée est une partie de cette pensée. La culture d'un peuple ne peut s'exprimer au mieux qu'à travers certains moyens précisément adaptés. Ces moyens sont la langue, l'écriture et bien sûr l'imprimé pour sa diffusion. C'est cet outil imprimé-livre dont il s'agit et c'est ce qui sert à le produire qui est à sauver. Il est le mieux adapté à la cohésion culturelle et sociale. N'oublions pas non plus que le livre est la première industrie culturelle. C'est en préservant l'imprimé et le livre, en favorisant l'apprentissage de ses techniques actuelles et historiques de fabrication, en l'élevant ou en le maintenant à son meilleur niveau artistique, que l'on construira l'avenir et que l'on préservera également la qualité des domaines immatériels d'aujourd'hui et de demain.

Le prix à payer pour ce projet n'est pas, comme le croient certains, de l'argent dépensé sans retour, mais bien au contraire un investissement pour que la culture soit portée à son plus haut niveau. La préservation et la connaissance du livre, l'étude de techniques en voie de disparition ou ayant disparu sont indispensables aux développements culturels et technologiques futurs. Certains pays l'ont bien compris, où l'on paye à prix d'or des artisans français dont on enregistre les savoir-faire traditionnels les plus rares.

Si une priorité et une urgence absolues ne sont pas données à la réalisation de ce type de projet, il est évident que les élections passant, les inévitables changements de responsables politiques et administratifs remettent en cause toute décision qui ne connaît pas un début d'exécution (ce que l'on a déjà pu constater plusieurs fois depuis les premières réflexions sur le sujet). À part une décision et un financement "fort" de l'état, l'avenir de la filière de la conservation des matériels et des savoir-faire, d'incertain devient inexistant.

> *“ Ces décisions doivent être prises avant que plus personne ne sache ce qu'est une lettre, un livre ou encore même le support papier.”*

À une époque où il est de plus en plus urgent de se poser des questions sur le devenir même de l'imprimé, ces décisions doivent être prises avant que plus personne ne sache ce qu'est une lettre, un livre ou encore même le support papier.

Il faut se décider à investir dans la préservation des savoir-faire, dans l'entretien des matériels qui ont permis le développement du livre, dans la recherche en typographie et en arts graphiques appliqués au papier. Quelques projets de formation semblent se mettre en place. Espérons que ces actions seront largement suivies et qu'un "lieu" du livre, de l'imprimé et de la typographie pourra être institué.

Quel constat ?

- il est indispensable de conserver les savoir-faire. Pour cela, il faut pouvoir dispenser un enseignement utile pour des fabrications traditionnelles mais également actuelles, permettant de justifier des choix graphiques et professionnels dans l'exercice moderne des Arts du livre et de l'imprimé.

- le nouveau statut de l'Imprimerie nationale impose des données économiques rentables. Or, un conservatoire ou un musée ne sont pas des pourvoyeurs de richesses, chacun en est bien persuadé.

- le déménagement de l'Imprimerie nationale risque de voir disparaître certaines spécialités comme cela a déjà été le cas (reliure), et de comprimer encore les ateliers traditionnels (surfaces).

Ce qui a été fait :

- une étude a été menée pour trouver un ou des financements pour un conservatoire si possible "vivant" des Arts graphiques. Malheureusement, ces recherches se sont révélées infructueuses et sans conclusion.

- le Ministère de la Culture et l'Imprimerie nationale essayent de mettre en place une convention pour aider au financement de la formation de personnels, afin de préserver quelques métiers rares. Cette démarche présente quelques grosses difficultés de mise en place.

Inscription sur un mur de Pompeï

Ce qu'il faudrait faire :

- constitution d'un musée-conservatoire vivant, de niveau national et européen, de l'écriture, de l'imprimé et du livre digne de ces métiers et de la France, prenant en compte les divers projets existants dont le capital de l'Imprimerie Nationale serait le noyau. Ce musée-conservatoire serait le garant de la connaissance et de la préservation des matériels et des savoir-faire. Il serait la référence immuable en dehors des expériences et des enseignements de type LEG (laboratoire d'expérimentation graphique) à l'école Estienne par exemple.

- constitution d'une bibliothèque des Arts et Industries graphiques de dimension nationale autour des bibliothèques de l'Imprimerie nationale, de la bibliothèque de l'école Estienne, de la bibliothèque des Arts Graphiques et d'autres bibliothèques privées prêtes à participer.

- développement de l'étude de l'écriture, dans les IUFM notamment, en profitant du retour de la pratique de la calligraphie.

- inclure, dans le cursus universitaire (comme cela existe à l'étranger, aux États-Unis et au Japon notamment) l'apprentissage de la réalisation de documents imprimés traditionnels et actuels, de la conception à l'imprimeur, avec prise en compte des règles, typographiques, de mise en page et de fabrication.

- dispenser les connaissances sur le livre et l'imprimerie au plus grand nombre, en utilisant le réseau des bibliothèques et en promouvant des stages pour le public. Ils seraient animés par les personnels de ces bibliothèques, eux-mêmes recevant une formation complémentaire par les spécialistes d'un éventuel conservatoire.

- former des personnels aux quelques métiers rares et indispensables à la compréhension de la chaîne graphique et des règles qui la régissent. ◆

Christian Paput, *graveur au Cabinet des poinçons de l'Imprimerie nationale*

A lire : **Pierre Perrin, *La Chartreuse ou la Sainte Solitude*, Poème imprimé par Pierre Moreau, Maître Ecrivain Juré *(Paris, 1647)***

Préface d'Henri-Jean Martin, et études d'Isabelle de Conihout (conservateur en chef à la Bibliothèque Mazarine), Maxime Préaud (Réserve du Département des estampes de la Bibliothèque Nationale de France), Jean Duron (directeur de l'Atelier d'études sur la musique française des XVIIe & XVIIIe siècles, Centre de Musique Baroque de Versailles ; UMR 2162 du CNRS), Christian Paput (maître graveur au cabinet des Poinçons de l'Imprimerie Nationale, enseignant à l'Ecole Estienne), Frédéric Gabriel (Ecole Pratique des Hautes Etudes).
Publié sous la direction d'Isabelle de Conihout et Frédéric Gabriel. Coédition Bibliothèque Mazarine - Editions Comp'Act. In-folio avec de nombreuses illustrations.

editionscomp.act@wanadoo.fr
www.bibliotheque-mazarine.fr

Les poinçons typographiques de l'Imprimerie nationale

(suite)

L'art de la typographie

Par* Michel Déon, *de l'Académie française

L'annonce que l'Imprimerie nationale allait quitter ses locaux rue de la Convention, pour s'établir en province, - c'est si loin la province, n'est-ce pas ?- ou au moins dans les environs de Paris, a soulevé un tollé presque aussi bruyant que la circulaire ministérielle qui, voici une douzaine d'années, supprimait autoritairement l'accent circonflexe. Les Français, bien qu'il n'y paraisse guère dans la vie quotidienne, sont sentimentalement beaucoup plus attachés qu'on ne le croit à des traditions dont, la plupart du temps, ils ignorent les dates, le fonctionnement et même la raison d'être.

Les trésors de l'Imprimerie nationale ne disparaîtront pas sur un coup de baguette magique. Non, ils déménagent et s'installeront dans des bâtiments dont on peut, sans doute aucun, prévoir qu'ils seront plus fonctionnels et plus accessibles au grand public, ce qui n'est pas le cas rue de la Convention.

Gardons confiance puisque l'important est de sauver un matériel d'une admirable richesse historique et littéraire et de pouvoir former de nouveaux artistes de l'imprimerie. Je dis "artistes" ayant toujours considéré la typographie et l'estampe comme des arts, même comme deux des grands arts qui sont l'honneur de l'homme.

Le cabinet des poinçons est, probablement, le plus riche du monde avec 500.000 pièces dont les caractères exclusifs des ex-imprimeries royales, devenues nationales, aux si beaux noms : Garamont (1641), Grandjean (1714), Luge (1773) et d'autres plus récents, non moins célèbres et datant des XIXe et XXe siècles.

Les machines elles-mêmes, si étranges avec leurs puissants bras, leurs mains, leurs roues et leurs cylindres sont autant de sculptures surréalistes d'une menaçante beauté.

Une promenade dans le labyrinthe des casiers stupéfie par la richesse inouïe des caractères de pratiquement toutes les civilisations de l'écrit, par l'abondance des poinçons d'acier (certains datant de François 1er), par les idéogrammes chinois gravés sur bois, les cuivres de taille douce, les fers à dorer…

Si toutes les étapes d'une formidable conquête du savoir étaient vouées à la fonte ou à la brocante lors d'une de ces tables rases que l'on appelle pudiquement réformes, c'est l'histoire même de l'homme pensant qu'on effacerait pour mettre à la place… quoi ?... rien, ces signes fugitifs sur des écrans, vulnérables au moindre virus, onomatopées que la mode et l'analphabétisme vieillissent dès leur brève éclosion.

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : casses de plomb de caractères hiéroglyphiques, occidentaux, arabes, chinois et cunéiformes.

Que dire du personnel de l'Imprimerie nationale ? Nous en connaissons peu d'aussi érudit dans tout ce qui touche aux modes de représentation de la pensée ou de reproduction de l'art. La science et le goût du travail parfait sont confondants. Si, du jour au lendemain, les formateurs des nouvelles générations disparaissaient et que les machines informatiques happaient les apprentis, c'est la classe peut-être la plus noble de l'artisanat français, enviée par le monde entier, qui serait rayée de notre patrimoine encore actif.

Il n'en est pas question. Bien au contraire, le Ministère de la Culture entend poursuivre une œuvre et une tradition et, plus que jamais, en assurer la pérennité, persuadé, comme l'écrivait Olivier Patin au XVIIe siècle, que… "après la louange de bien parler, la louange de bien imprimer tout visiblement est la première". ◆

L'avenir de la typographie ?

Où est la vie ? où est l'avenir d'une nation et plus sûrement encore de notre part d'humanité ?
La réponse pour moi est évidente, sans hésitation.
L'avenir d'une nation est dans sa jeunesse, et parce que je suis éducateur, puisque je suis professeur, j'affirme que c'est avant tout dans la formation de cette jeunesse que l'on peut construire avec quelque assurance l'avenir de notre humanité.

Voilà pour parler patrimoine et formation une entrée en matière bien grandiloquente, et bien idéaliste ! Je le concède ! Mais, au fond, c'est bien toujours cette idée qui nous guide, c'est bien notre pôle, la colonne vertébrale qui nous permet de nous dresser pour tenter de voir un peu plus loin quand le sens de la marche se perd, que la direction à prendre s'estompe, disparaît sous l'usure du quotidien.

Contradiction entre la notion de jeunesse et celle de patrimoine ?

Je ne le pense pas, et la contradiction n'est qu'apparente.

Les étudiants de nos écoles de métiers d'art et d'arts appliqués sont avides de connaissances, curieux, conscients que ces métiers sont de culture, qu'ils s'insèrent dans l'histoire, et qu'anciens, ils n'en sont pas moins d'avenir car ce sont d'abord des métiers de création, au service des créateurs.

Ils ont conscience d'être une parcelle, un maillon encore dans la forge, d'une longue chaîne de transmission des connaissances, des savoir-faire, des expériences.

Ils sont du patrimoine vivant, notre culture en mouvement. Sans les réceptacles intelligents qu'ils sont, le patrimoine matériel est lettre morte.

Oserais-je dire qu'ils sont le "soft" du "hard" ! Ils sont le logiciel intelligent, toujours à jour, toujours "dernière version", toujours renouvelé qui saura faire vivre et faire évoluer la machine que nous transmet l'histoire.

Poussons plus avant, prenons un exemple ; nous disions lettre morte ?

Imaginons que le Cabinet des poinçons, trésor typographique, si remarquablement entretenu par Christian Paput et Nelly Gable, devienne l'instrument dynamique qui participe à la passation des connaissances et des savoir-faire. Le Ministère de la Culture a déjà apporté dans ce sens les prémices d'une réponse en permettant la formation de Pierre Walusinski.

Le Cabinet des poinçons, autrefois fleuron de la nation, aujourd'hui bras en souffrance d'un groupe d'entreprises agressé par les coups du marché, peut s'affirmer un peu plus comme instrument de formation sans perdre sa dimension patrimoniale.

Imaginons que ce patrimoine matériel, inanimé, devienne un lieu de formation. Transportons dans le lieu de vie qu'est l'École ces pièces ensommeillées.

Réunissons, associons l'École Estienne, lieu de transmission, de formation, d'éducation à cette richesse exceptionnelle du patrimoine matériel.

Une renaissance comme après une longue convalescence.

Ne nous y trompons pas, il ne s'agit en aucune manière de refaire l'atelier du XIXe siècle, on trouve aujourd'hui sur l'établi, à côté des burins et des échoppes des graveurs, des ordinateurs et des fraiseuses à commande numérique, naturellement.

Le moment d'inquiétude frileuse a été à peine sensible dans ces métiers. C'est une tradition ancienne, économie bien comprise, que de vouloir s'éviter le travail fastidieux et répétitif afin de l'investir dans la création. L'histoire des machines à graver, à commencer par celle de Conté, illustre clairement cet état d'esprit.

Un autre exemple ? Celui plus prometteur, le bon exemple ! La bibliothèque des arts graphiques, appelée aussi le fonds Morin, léguée à la Ville de Paris, était hébergée dans les locaux de la mairie du VIe arrondissement.

Le manque d'espace, et sans doute aussi la faible fréquentation, a contraint les édiles à reconsidérer la destination du local.

Qu'est-elle devenue ? Dans un premier temps, déposée dans une cave du Forum des Halles où elle risquait la crue centenale ; elle est aujourd'hui stockée dans des entrepôts à marchandises au nord de la capitale.

Le mal n'est pas bien grand pensera-t-on, il n'y a pas eu beaucoup de protestations ! Un fonds aussi spécialisé ne peut être consulté que par quelques chercheurs.

Voire !

L'École Estienne possède elle aussi une bibliothèque spécialisée autour du livre, animée par Anouck Seng. Elle est remarquablement fréquentée par nos étudiants et par les chercheurs. Elle est l'exemple d'une bibliothèque spécialisée vivante qui joue totalement son rôle d'instrument de formation. Tout simplement parce qu'elle est dans une école spécialisée.

La Ville de Paris s'est engagée à réunir le fonds des Arts Graphiques à celui de l'École Estienne, tous deux sont de sa responsabilité (réunion du 20 mars 2003).

Nous sommes sur la bonne voie. N'est-ce pas une insulte à l'intelligence que des livres enfermés et inaccessibles, de fait interdits ?

Qui peut accepter cette idée ?

Ce sont les lecteurs qui font vivre ces "lettres mortes". Que sont les livres, sans le regard de l'intelligence pour leur permettre de parler ?

Que manque t-il pour que cet engagement devienne réalité ? La réhabilitation de quelques locaux !

Je ne suis pas un grand économiste, mais revient-il plus cher d'entretenir deux lieux, seraient-ce des tombeaux, ou un seul lieu de vie, d'échange et de formation ?

Deux exemples, pour illustrer cette idée simple que nous voulons défendre ; réunir le patrimoine matériel aux lieux de formation. Donner aux uns de la vie, accroître les instruments d'éducation pour les autres. Ils doivent être l'avers et l'envers d'une même médaille, celle de l'avenir qui connaît son histoire.

Si nous avons choisi l'École Estienne, c'est que nous y sommes attachés et que l'on parle un peu mieux de ce que l'on connaît bien ; mais on pourrait multiplier à l'envi et pour les autres métiers, et pour d'autres collections, cette proposition de simple intelligence… Trop simple ?

Nous sommes dans un continuum, qui puise toujours à ses sources. Comme un arbre, dont les racines, profondément ancrées dans l'histoire, nourrissent de jeunes rameaux vigoureux, régulièrement enrichis de greffons porteurs de fruits nouveaux.

Ne serait-ce pas la célèbre marque des Estienne que je viens de décrire ? ◆

Jean-Louis Estève, *Professeur à l'École Supérieure Estienne des Arts et Industries Graphiques*